

## Études d'histoire religieuse



# Thérèse Germain, *Autrefois, les Ursulines de Trois-Rivières. Une école, un hôpital, un cloître*, Québec, Anne Sigier, 1997, 343 p.

Jocelyne Murray

Volume 64, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006656ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006656ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Murray, J. (1998). Compte rendu de [Thérèse Germain, *Autrefois, les Ursulines de Trois-Rivières. Une école, un hôpital, un cloître*, Québec, Anne Sigier, 1997, 343 p.] *Études d'histoire religieuse*, 64, 110–112.  
<https://doi.org/10.7202/1006656ar>

La conclusion énumère les données de «l'originalité [des communautés religieuses] par rapport à d'autres groupes charitables laïques, catholiques comme protestants» (p. 153). Cette originalité se caractériserait donc par le nombre des œuvres, leur stabilité, leur permanence, leur diversité et leur avant-gardisme. «Nous sommes tentée de conclure que si les communautés religieuses que nous venons d'étudier ont participé, consciemment ou non, au renforcement de l'emprise ecclésiastique sur la société montréalaise, les religieux et religieuses, en tant qu'individus, travaillaient dans le sens du véritable christianisme fondé, non sur le pouvoir, mais sur la volonté de soulager les misères humaines, en répondant aux besoins de l'heure» (p. 157). En fait, l'unique mérite de cet ouvrage consiste à rassembler dans un texte bref, l'essentiel des informations traditionnelles naguère dispersées dans plusieurs ouvrages.

Il faut noter enfin quelques erreurs qui déparent cette publication. La table des matières annonce un index qui est absent. Le Tableau 1 (p. 16-17), comporte inexplicablement les noms des congrégations enseignantes. Deux chiffres très différents sont proposés pour indiquer le nombre de religieuses chez les Sœurs de la Providence en 1900: 6642 à la page 111 et 1323 à la page 127.

On comprendra que cet ouvrage est davantage un livre destiné au grand public qui pourra y trouver plusieurs informations rassemblées dans une ordonnance familière qu'une étude qui vient faire la synthèse des perspectives récentes ou en proposer de nouvelles.

Micheline Dumont  
Université de Sherbrooke.

\* \* \*

Thérèse Germain, *Autrefois, les Ursulines de Trois-Rivières. Une école, un hôpital, un cloître*, Québec, Anne Sigier, 1997, 343 p.

Dans ce livre, sœur Thérèse Germain relate les deux premiers siècles de la présence des Ursulines à Trois-Rivières (1697-1897). Il ne s'agit pas d'une étude exhaustive de la communauté, nous rappelle-t-on à l'endos de la couverture, mais du récit d'événements qui, au fil du temps, ont jalonné la vie de cette communauté. L'auteur fait renaître non seulement des moments dramatiques ou heureux mais elle retrace les personnages ayant œuvré au sein de la communauté: religieuses, évêques et prêtres ou médecins ayant travaillé à leur hôpital. À la faveur de nombreux détails ou d'anecdotes, T. Germain enchâsse la vie de la communauté dans le temps et l'espace trifluviens reconstituant ainsi des séquences de vie d'un hôpital, d'un pensionnat et d'un cloître.

Cette recherche s'inspire principalement d'un ouvrage en quatre tomes intitulé *Les Ursulines de Trois-Rivières* (1888) et de documents inédits déposés aux archives de cette institution. Élaboré selon un ordre chronologique, ce livre compte deux parties, une pour chaque siècle, lesquelles sont divisées en neuf et dix sections variant entre cinq et vingt-six pages. Plusieurs illustrations, dessins contemporains montrant les Ursulines à l'œuvre, reproductions de textes anciens, photos d'élèves ou d'édifices, agrémentent le texte.

«Les murs du cloître sont étanches, il est vrai, mais ils ne peuvent empêcher les événements qui bousculent toute une population d'avoir des répercussions chez les Ursulines.» (p.160). Cette phrase écrite à propos du passage de l'armée américaine en cette ville et les soins donnés aux soldats blessés (1775-1776), peut s'appliquer à plusieurs parties de l'ouvrage. La vie de la communauté sera bouleversée à quelques reprises soit par des incendies, des reconstructions ou des agrandissements ou encore par des demandes venant de l'extérieur pour consolider une communauté en pénurie d'effectifs. Puis, au printemps 1888, c'est au tour des Ursulines de Trois-Rivières de fonder un couvent à Waterville (Maine) où sont rassemblés de nombreux Canadiens francophones travaillant dans des filatures. Partir en mission, voilà un aspect de la vie des Ursulines qui modifie la routine du monastère, événement important qui nous permet de pénétrer, sur la pointe des pieds, à l'intérieur du cloître.

En effet, à l'occasion de ces missions, nous constatons ce que signifie pour les religieuses la vie en communauté, sorte de famille reconstituée. L'auteure nous fait découvrir un rituel des départs dont l'embrassade à la ronde des compagnes qu'on laisse derrière. Avec l'accord de leur évêque, les Ursulines, accompagnées de leur chapelain, entreprennent alors de longs périple pour poursuivre ailleurs leur mission d'enseignantes vers la Nouvelle-Orléans et Opelousas (Louisiane), Boston (Massachusetts) et finalement au Montana. Puisant dans la correspondance de ces voyageuses ou dans les chroniques, Thérèse Germain raconte comment les religieuses, vêtues en séculières, vivent au rythme des horaires des bateaux ou des trains, s'arrêtant, en cours de route, dans d'autres couvents. Elles ne manquent jamais de décrire aux sœurs de la Maison mère leur voyage, l'accueil qui leur est fait et leur installation dans la nouvelle institution.

Ces moments de vie à l'intérieur du monastère sont pratiquement les seuls qui nous sont livrés à part les fêtes organisées en l'honneur d'Angèle de Merici, la fondatrice, ou de l'évêque. L'auteure ne nous fait pas vraiment accéder au-delà de la clôture. C'est donc par l'entremise des notes biographiques sur les religieuses, les évêques et les chapelains et par le biais des

détails sur le fonctionnement de l'hôpital ou des activités du pensionnat que nous pouvons vraiment donner un sens au titre «Autrefois, les Ursulines».

En somme, cette histoire événementielle se lit comme on regarde attentivement un album de vieilles photos étonnantes et révélatrices d'un autre temps. Le texte est précis, agréable à lire, rédigé sans nul doute pour un large public. Cependant, inspirée par ses sources, Sœur Thérèse Germain prend parfois un ton hagiographique suranné. Peut-on lui en vouloir d'être un peu nostalgique et enthousiaste, voire émerveillée, devant tout le travail accompli par celles qui l'ont précédée?

Jocelyne Murray,  
Centre d'études québécoises,  
Université du Québec à Trois-Rivières.

\* \* \*

Nathalie Zemon Davis, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII<sup>e</sup> siècle*, traduit de l'anglais par Angélique Levi, Paris, Seuil, 1997, 389 p.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne s'agit pas là d'un livre hâtivement composé pour entrer dans une collection, à la demande d'un éditeur pressé. La seule section des notes, en tout petits caractères, couvre à elle seule une centaine de pages, plus du quart de l'ouvrage.

L'auteur elle-même parle en quelques pages de la genèse de son œuvre. Tout a commencé en 1971 à l'occasion d'un cours donné à l'université de Toronto sur le thème: «Sociétés et sexes en Europe moderne et en Amérique», que Nathalie Zemon Davis devait assurer avec Jill Conway: elle s'est mise à la recherche de documents: on venait de redécouvrir Maria Sibylla Merian, la protestante, une femme artiste du XVII<sup>e</sup> siècle. La *Correspondance* de Marie de l'Incarnation était à nouveau disponible, ayant fait l'objet à cette date d'une nouvelle édition intégrale. Quant à Glikl bas Judah Leib, elle n'était pas une inconnue pour l'auteur elle-même, qui en avait déjà entendu parler par des membres de sa propre famille.

Mais les trois femmes n'étaient encore que des témoins parmi d'autres, destinées à illustrer un cours embrassant un champ bien plus vaste. C'est en 1990 à l'université de Cornell que l'idée d'une recherche plus approfondie naquit: car les réactions des auditeurs montrèrent à l'auteur l'intérêt des biographies comparées. Par la suite, la recherche est devenue systématique et a été poussée très loin, jusqu'à l'apprentissage de la lecture du yiddish en usage parmi les Juifs occidentaux du XVII<sup>e</sup> siècle, celui que parlait Gilk bas Judah Leib.